

ALPHABÉTISATION : LA SCOLARITÉ ET NON LA LANGUE EXPLIQUE LES DIFFÉRENCES

La scolarité, et non la langue, explique en majeure partie la différence entre les résultats des anglophones et des francophones en matière d'alphabétisme.

Dans un article publié dans le numéro d'hiver de la revue *Tendances sociales canadiennes*, Statistique Canada se penche sur les raisons qui pourraient expliquer pourquoi deux à trois fois plus d'anglophones que de francophones se sont classés aux niveaux supérieurs, lors des tests d'aptitude tenus dans le cadre de l'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes de 1994.

Selon l'auteur, Jean-Pierre Corbeil, les niveaux de scolarité historiquement plus faibles des francophones sont une des principales causes de cet écart. La preuve c'est que l'écart, qui est de 40 points (sur une échelle de 500) chez les anglophones et les francophones de plus de 65 ans, diminue chez les moins de 45 ans, au point de disparaître presque complètement chez les 16 à 25 ans.

L'écart entre les deux groupes linguistiques s'explique aussi par une utilisation plus fréquente des capacités de lecture et d'écriture au travail par les anglophones.

« Dans l'ensemble, les anglophones exécutent plus souvent que les francophones des tâches faisant appel aux capacités de lecture au travail, qu'il s'agisse d'écrire des lettres ou des notes de service ou de lire des rapports, des manuels ou des schémas » note M. Corbeil, qui est analyste à la Division de la démographie de Statistique Canada. Et l'écart est significatif, même lorsque la comparaison porte sur le même type de profession.

Ce phénomène est aussi notable à la maison. En général, les anglophones vont davantage lire des livres ou des quotidiens, fréquenter la bibliothèque ou simplement écrire des lettres. Résultat : la simple lecture du journal au moins une fois par semaine augmente de près de 13 points les résultats des tests en alphabétisation (sur une échelle de 500), alors que la lecture d'un livre au moins une fois par semaine ajoute 11 autres points.

Pas valable en milieu minoritaire

Si ce modèle est valable lorsqu'on compare les francophones du Québec et les anglophones du Canada il n'explique toutefois pas complètement, selon l'auteur, l'écart moyen de 36 points au Nouveau-Brunswick et de 35 points en Ontario en faveur des anglophones.

Si on prend un francophone et un anglophone avec le même niveau de scolarité, l'écart demeure encore à 30 points au Nouveau-Brunswick, alors qu'il est réduit de moitié à 17 points en Ontario. Et même en excluant toutes les autres variables, comme l'utilisation de la langue au travail et à la maison, les anglophones du Nouveau-Brunswick obtiennent quand même 22 points de plus en moyenne que les francophones alors que les anglophones de l'Ontario en obtiennent 14 de plus.

L'accès limité au matériel de lecture dans sa langue maternelle pourrait expliquer ce phénomène. Au Nouveau-Brunswick, par exemple, les données indiquent que les Acadiens sont proportionnellement moins nombreux à fréquenter une bibliothèque, lire des livres ou écrire des lettres.

« Il est fort possible, écrit l'analyste Jean-Pierre Corbeil, que les francophones, particulièrement ceux des régions rurales du nord et de l'est de la province, n'aient pas eu accès facilement à du matériel qui pourrait les aider à maintenir ou à améliorer leurs capacités de lecture. »

Mais il ne s'agit que d'une hypothèse et M. Corbeil est bien en peine d'expliquer pourquoi l'écart persiste en Ontario, d'autant que les Franco-Ontariens sont plus nombreux que les Québécois, et même plus nombreux en moyenne que les citoyens de l'ensemble du pays à fréquenter une bibliothèque, à lire des livres ou à écrire des lettres.

Selon les données tirées de l'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes de 1994, 49 p. 100 des francophones du Nouveau-Brunswick faisaient la lecture de quotidiens (64 p. 100 chez les anglophones); 13 p. 100 fréquentaient une bibliothèque au moins une fois par mois (16 p. 100 chez les anglophones); 21 p. 100 écrivaient des textes ou des lettres de plus d'une page au moins une fois par mois (31 p. 100 chez les anglophones); 36 p. 100 lisaient des livres au moins une fois par semaine (55 p. 100 chez les anglophones);

1 p. 100 passaient plus de 2 heures par jour à regarder la télévision ou des vidéos et 37 p. 100 pensaient que les enfants devraient consacrer chaque jour du temps à la lecture.

En comparaison, 62 p. 100 des Franco-Ontariens lisaient des quotidiens, 22 p. 100 fréquentaient une bibliothèque, 31 pour écrivaient des lettres ou d'autres textes, 53 p. 100 lisaient des livres au moins une fois par semaine, 42 p. 100 passaient plus de deux heures par jour devant la télé, et 53 p. 100 estimaient que les enfants devraient consacrer chaque jour du temps à la lecture.

Détail intéressant à signaler : seulement 52 p. 100 des francophones de l'Ontario avaient choisi de passer le test en français dans le cadre de l'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes de 1994, comparativement à 89 p. 100 pour les francophones du Nouveau-Brunswick. La différence dans les résultats était toutefois mince entre ceux et celles qui avaient choisi de passer le test dans leur langue maternelle et les autres qui avaient opté pour la langue anglaise.

Statistique Canada souhaite profiter de la prochaine enquête internationale qui aura lieu en l'an 2002 pour étudier plus à fond cette question, et découvrir les raisons profondes qui expliquent cet écart entre francophones en milieu minoritaire et anglophones du pays. Le hic c'est que l'organisme fédéral, qui dépend du bon vouloir des ministères, doit auparavant trouver le financement qui lui permettra d'augmenter son échantillon et élaborer sa stratégie de recherche.

**Tiré de l'Agence de presse francophone
Janvier 1999**